
La fin d'un mythe scientifique

Author(s): Docteur PELAGE

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 158-161

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346693>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and .facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

La fin d'un mythe scientifique

par le Docteur PELAGE

La Revue philosophique publie, dans son dernier numéro (1), des extraits des *Carnets* de Lucien Lévy-Bruhl.

Il s'agit d'écrits posthumes dont nous devons la connaissance à l'obligeance du fils du célèbre philosophe. Il doit en être remercié, car si ces lignes ruinent d'une façon définitive les théories de son père, détruisent un mythe devenu pseudo-scientifique et, par là même, plus dangereux, elles n'en grandissent pas moins l'homme qui, au soir de sa vie, en pleine gloire officielle, a consenti, en quelques pages émouvantes de sincérité, à détruire toute l'œuvre de sa vie, donnant ainsi un bel exemple d'honnêteté scientifique.

La *Mentalité Primitive* avait résisté à d'autres coups, elle ne résistera pas à celui-là.

« J'avais déjà mis beaucoup d'eau dans mon vin depuis vingt-cinq ans... j'abandonne une hypothèse mal fondée... je ne parle plus d'un caractère prélogique de la mentalité primitive... Du point de vue strictement logique, aucune différence essentielle entre la mentalité primitive et la nôtre. Dans tout ce qui touche à l'expérience courante ordinaire, transactions de toutes sortes, vie politique, économique, usage de la numération, etc, ils se comportent d'une façon qui implique le même usage de leurs facultés que nous faisons des nôtres. Pas de loi de participation... J'affirmerai, une fois de plus, que la structure logique de l'esprit est la même chez tous les hommes et que, par conséquent, les « primitifs », tout comme nous, rejettent la contradiction quand ils l'aperçoivent. »

Il faudrait tout citer de ces quelques pages et pouvoir leur opposer toutes les affirmations, toutes les « démonstrations » qui font la matière de sept copieux ouvrages. Certes, l'édifice n'était pas sans fissures et avait déjà reçu de nombreux coups ; l'auteur lui-même y avait apporté de nombreuses corrections ; il n'en restait pas moins matière officielle d'enseignement et ses prolongements dans le grand public, sous la forme dégradée des préjugés, résistera sans nul doute encore longtemps à l'amende honorable de leur auteur.

Durant ces trente dernières années, nulle théorie philosophique n'a eu plus large diffusion dans les milieux scientifiques, n'a pénétré plus profondément dans les milieux profanes : c'est que, d'une part, elle était le prolongement de théories en vogue, exploitées loin des faits et que, d'autre part, elle ne faisait que reprendre et systématiser

(1) *Revue Philosophique*, n°s 7 à 9, juillet-septembre 1947. Lucien Lévy-Bruhl. « *Carnets* », p. 257-281.

un ensemble de préjugés, de croyances depuis longtemps répandus, mais auxquels les événements (particulièrement ceux d'histoire coloniale) donnent une importance et une signification exceptionnelles.

La place n'est pas ici d'exposer cette théorie connue de tous dans ses lignes essentielles et moins encore d'en faire la critique.

Fixons cependant quelques points. C'est dans le mouvement évolutionniste qu'il faut situer la pensée de Lévy-Bruhl. Il s'en est défendu, ses critiques de Spencer pourraient laisser croire le contraire : mais tout son système affirme son appartenance. Il s'oppose à certaines conclusions de l'école, mais la retrouve dans le fond de sa position générale.

L'humanité se développe suivant un chemin unique, et, tant au point de vue physique que social, passe par divers stades. Il y a un *homo faber*, un *homo sapiens*, un âge de la pierre, un âge du fer. Le point culminant de cette évolution étant représenté par l'homme blanc, adulte et civilisé. A ces stades physiques et sociaux correspondent des stades de développement intellectuel. L'école de Taylor présentait le développement mental de l'homme comme continu, ininterrompu, ses différentes étapes pouvaient être marquées « depuis les sociétés animistes les plus basses jusqu'à la conception du monde chez Newton ». Elle pensait qu'on peut ramener les opérations mentales dans les différentes étapes des sociétés à un type unique et expliquer toutes les démarches intellectuelles par des mécanismes psychologiques toujours les mêmes : ceux de la psychologie individuelle qui mettent particulièrement en évidence le caractère logique de la pensée civilisée.

Pour Lévy-Bruhl, les systèmes d'explication des démarches intellectuelles de l'homme civilisé ne sont pas applicables à la pensée du primitif. Nous sommes dans l'incapacité de le comprendre sans admettre, tout d'abord, qu'il a une mentalité différenciée radicalement de la nôtre, soumise à d'autres lois. En face de la mentalité civilisée, il dresse la mentalité primitive. C'est ainsi que dans de minutieuses interprétations de faits recueillis de ci de là, suivant les besoins de son hypothèse dans des récits d'explorateurs, de missionnaires ou de colons, il a cru, non seulement pouvoir décrire cette mentalité, mais en dégager les lois. Pour lui, la pensée primitive, sans être vraiment antilogique ou alogique, obéit d'abord à la loi de la participation. Dans ses *Carnets*, Lévy-Bruhl écrit : « J'avoue moi-même tout de suite que je suis incapable d'en donner un énoncé exact ou même à peu près satisfaisant. » Reprenons cependant la formule qu'il en donnait dans *Les Fonctions mentales dans les Sociétés primitives* : La mentalité primitive, sous la forme la plus pure, implique la participation sentie et vécue, à la fois des individus avec le groupe social, et du groupe social avec les groupes ambiants. » « Il y a, ajoutait-il, une communauté mystique entre des êtres qui, cependant, pour notre pensée, ne sauraient être confondus sans absurdité. » D'où, selon lui, dans la pensée du primitif, les êtres et les objets peuvent être à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux-mêmes ; c'est dire encore qu'il est incapable de pensée conceptuelle, indifférent à la contradiction, imperméable à l'expérience.

Telle est l'hypothèse de départ de Lévy-Bruhl, non satisfait des systèmes d'explication de l'école anglaise. Celle-ci parlait de stades différents d'évolution, lui, introduit une différence de nature. Dans ses *Carnets*, il se reproche sa hâte passée à déduire des lois, à partir

PRESENCE AFRICAINE

d'observations de seconde main, de cas particuliers limités et difficilement analysables. Il n'en a pas moins dressé en face de la mentalité civilisée la mentalité primitive, non pas seulement limitée, comme il le pense aujourd'hui, au domaine mystique (car alors elle se confondrait avec la mentalité religieuse de tous les temps) mais agissante dans toutes les démarches de la vie quotidienne. D'autre part, cette distinction ne s'applique pas à des hommes préhistoriques depuis longtemps disparus, mais à tous les « attardés » épars dans le monde sur lesquels les expéditions ethnologiques attiraient de plus en plus l'attention et que des conquêtes coloniales mettaient au premier plan des préoccupations. Le primitif, ce n'est pas l'homme des cavernes, le méchant sauvage à la Darwin, ni le bon sauvage à la Rousseau, c'est le Guinéeh de Conakry, le Malgache, notre contemporain, l'homme de couleur en général, le colonisé en particulier. Les multiples exemples qu'il donne au cours de ses ouvrages, l'usage qui a été fait de sa théorie (sans nul doute, à son corps défendant), confirment cette façon de voir. Mais il y a eu, hélas ! encore mieux : « La différence entre la mentalité primitive, mystique et prélogique, et la façon de penser des blancs, est si profonde, que le passage brusque de l'une à l'autre est inconcevable. La transition lente, qui transformerait la première en la seconde serait d'un intérêt incomparable pour la science de l'homme si elle pouvait être observée. Malheureusement, les circonstances ne l'ont encore permis nulle part et il est à craindre qu'elles ne soient pas plus favorables à l'avenir. » (2)

La conclusion est nette : d'un côté, l'homme moderne, le blanc, rationaliste, logique, scientifique, créateur ; de l'autre, le non blanc, primitif, instinctif, mystique, tout au plus imitateur, incapable de se gouverner lui-même et condamné par la science à rester dans cet état.

Il est intéressant de signaler, à cet égard, le peu de succès de cette théorie auprès des ethnologues qui sont pourtant les hommes qui connaissent le mieux les populations lointaines. Des savants comme Delafosse et Paul Rivet se sont attachés à montrer comment la notion de primitif appliquée aux populations contemporaines n'avait aucun sens et combien hasardeuse était la prétention de vouloir décrire une manière générale de penser valable pour de nombreuses populations différent profondément entre elles.

Tout le monde, aujourd'hui, est d'accord pour condamner la méthode appelée par dérision « l'ethnologie de cabinet » (*arm-chair anthropology*) et qui consiste à picorer de ci, de là, dans une littérature discutable, en utilisant des témoignages incertains issus généralement de notes de voyageurs et, particulièrement, de missionnaires. Car sans contester les possibilités d'objectivité et de sincérité de ces derniers, par exemple, une certaine réticence n'en est pas moins naturelle à l'égard de leurs relations des croyances des peuples lointains, surtout lorsque les renseignements qu'ils proposent ont été glanés au cours de l'exercice de leurs fonctions religieuses et, parfois même, dans l'enthousiasme de leurs succès prosélytiques des premières heures de la pénétration.

La philosophie, la psychologie et même la psychiatrie ont été moins prudentes dans leur acceptation de ces idées. On a vu à partir d'eiles s'échafauder de savantes théories dont l'avenir apparaît bien

(2) *La Mentalité primitive*, 8^e édit. page 476.

incertain. La mentalité primitive a trouvé sa place, par exemple, dans une vaste théorie du développement des espèces ; toute une littérature a été consacrée à des comparaisons, des assimilations, même avec la pensée de l'enfant, la pensée du psychopathe. Ce dernier, retournant à un type archaïque de pensée, l'enfant ne s'en étant pas encore dégagé. D'après le principe de phylogénie-ontogénie, chaque spécimen de l'espèce devant, au cours de son développement personnel, repasser par tous les stades du développement de l'espèce.

Aujourd'hui, ces idées sont solidement ancrées ; elles ne reculeront que lentement. On comprend qu'avec de telles garanties, elles aient été adoptées aisément par le grand public et, spécialement, par tous ceux qui ont des intérêts matériels ou de prestige à y croire et à les propager.

Ce serait une erreur grossière que de les considérer comme la source unique du racisme ; elles en constituent cependant un des arguments essentiels, conscient ou inavoué.

Il appartient aujourd'hui aux sciences humaines, dépouillées de tout a priori, d'entreprendre une étude approfondie des hommes d'outre-mer.

Ce n'est qu'avec des techniques modernes, en tenant compte de toutes les données biologiques, économiques et historiques, qu'elles pourront rendre à l'Africain, au Malgache, à l'Indochinois, au Papou son visage réel.

Ce n'est pas tomber dans les travers dénoncés plus haut que de croire que l'on s'apercevra alors que le primitif d'autrefois nous a toujours ressemblé comme un frère.

